Bertrand Maindiaux

La fièvre de Kananga

EDILIVRE

Du même auteur :

Les chemins oubliés, roman.

EXTRAIT

Ce récit relève de l'imaginaire.
Toute ressemblance avec des personnages existants
ou ayant existé est purement fortuite.

EXTRAIT

EXTRAIT

À Alain, Alphonse, Eric, Luc, Michel et Vincent.
À notre frère d'armes, Evariste Somo.

EXTRAIT

EXTRAIT

« L'univers est un livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays »,

Louis-Charles Fougeret de Monbron,
homme de lettres français, 1706-1760

EXTRAIT

EXTRAIT

1
Maputo

Mozambique, Maputo,
le vendredi 12 décembre 2008

Au sortir de la salle de conférence, François s'avança vers la fontaine qui trônait en haut du grand escalier ; il y prit un verre d'eau sur le plateau que lui présentait le steward, droit comme un « I », dans son uniforme impeccable. Le contraste était saisissant entre l'ambiance climatisée de la salle et la chaleur moite de l'extérieur, où surprenait aussi le vif de la luminosité. Il but son verre d'un seul trait. Sa soif lui semblait intarissable. Le souper de la veille, François se l'avouait, avait été trop arrosé. Il reposa le verre vide et se saisit d'un second puis descendit le grand escalier de marbre blanc menant à la terrasse.

La centaine de séminaristes, dans leur grande majorité, étaient maintenant en train de discuter autour de la piscine. Seules quelques personnes, une

EXTRAIT

bonne dizaine, s'étaient regroupées sur la terrasse extérieure, face à l'océan Indien. Splendide était la vue : le ciel bleu, l'océan sauvage, les oiseaux marins, nombreux en cette saison.

L'hôtel Polana, un magnifique palace cinq étoiles sur cinq niveaux coiffé d'une toiture cardinale, surnommé aussi la Grande Dame, accueillait depuis quelques jours le séminaire annuel de l'ONU sur l'aide aux peuples d'Afrique. Ce colloque rassemblait non seulement les dirigeants des pays africains mais, cela va de soi, toutes les agences des Nations Unies concernées par le sujet, et elles étaient nombreuses ; s'y trouvaient également une foule d'ONG.

Côté *Avenida Julius Nyerere*, le majestueux bâtiment d'un blanc impeccable ouvrait son « U » carré sur un parking parfaitement entretenu qu'embellissait une rangée de hauts palmiers. L'ampleur de son porche avancé et couvert permettant le stationnement simultané de plus d'un véhicule, on pouvait, dans un même temps, déposer ou embarquer plusieurs visiteurs. Son hall d'entrée majestueux ménageait un accueil qu'agrémentait un mélange de bois noble et de marbre clair. Au sol, plusieurs rosaces, mélange de marbres blanc et brun, balisait le chemin conduisant aux points marquants tels que le large comptoir d'accueil et la cage d'ascenseur, un mixte de bois verni et de fer forgé du plus bel accord.

EXTRAIT

Côté océan, la magnifique bâtisse de style colonial formait un « U » ouvert sur la piscine qu'entouraient plusieurs terrasses et un bar. Embrassant le tout, un gazon anglais dont la réussite du coloris n'avait d'égale en qualité que la perfection de l'entretien embrassait le tout. Sur toute la longueur du bâtiment, le premier des quatre étages constituait, de ce côté, en une suite de salles à manger plus ou moins semblables et richement meublées. De cette hauteur, la vue sur la piscine, les terrasses et l'océan était simplement superbe. En soirée et durant la nuit, les nombreux éclairages indirects plongeaient l'ensemble dans une ambiance apaisante. Quel plaisir d'y passer un moment !

Plus loin, limitant la propriété, une dernière bande de ce beau gazon et un garde-fou en ciment blanc formant terrasse d'où la position surélevée de l'hôtel offraient une vue imprenable, sans obstacles, sur ce légendaire océan Indien, vaste et sauvage.

La capitale mozambicaine était une ville portuaire agréablement aérée aux larges avenues, arborées pour la plupart, de flamboyants ou d'acacias. La grande ville d'Afrique australe était partagée en quartiers distincts, eux-mêmes quadrillés en rues tracées à l'équerre. Quartiers aux noms indigènes de Polana Cimento, Malhangalene, Alto Mae, Mafalala ou Central ; noms eux-mêmes déclinés en A, B et parfois C. Des grands boulevards dont les appellations renvoyaient à l'influence communiste des années 70

EXTRAIT

reliaient ces quartiers (*Avenida Vladimir Lenine, Patrice Lumumba, Kim II Sung, Mao Tse Tung…)*

*
* *

Tout d'abord et dans les premiers temps de l'histoire de ce pays, la capitale se trouvait à quelque 1.500 kilomètres plus au Nord. Le pays avait tiré son nom du sultan Mussa Mbiki qui dirigeait la petite île dans la baie de Mossuril. Sa situation idéale sur la route des Indes avait incité Vasco de Gama, au retour de sa deuxième expédition, en 1507, à en prendre possession et à y ériger un fort. Cette construction marqua le début de la colonisation portugaise. Cette colonisation fut durant des décennies synonyme de brutalité car l'administration coloniale demeurant liée à une structure d'occupation militaire, dépourvue d'un système de lois et abandonnée à l'arbitraire des représentants de la métropole. Jusqu'en 1856, près de 5 millions d'esclaves furent déportés vers l'Amérique du Sud. Ils le furent majoritairement vers le Brésil par les négriers portugais non sans l'aide de certains chefs tribaux intéressés par les bénéfices de l'opération.

Après une période troublée débutée en 1964 par des actions de guérilla des mouvements indépendantistes contre les forces portugaises, ce grand pays lusophone obtint le 25 juin 1975 son indépendance. A cette date fut adoptée la constitution

EXTRAIT

de la république populaire du Mozambique selon des principes marxistes-léninistes. Durant les quelques jours qui suivirent, prés de 250.000 Européens quittèrent le pays.

La lutte du mouvement de résistance nationale, mouvement anticommuniste soutenu par la Rhodésie et ensuite par l'Afrique du Sud, plongea le pays dans dix-sept longues années d'une guerre civile sanglante et destructrice. Le bilan fut terrible : plus d'un million de morts, 1,3 millions de réfugiés, deux millions de déplacés, les infrastructures du pays détruites et ruinée l'économie

En octobre 1992, après deux années de négociation, la signature des Accords de Rome marqua la fin du conflit. Ces accords, consolidés par la résolution 782 des Nations Unies, prévoyaient le déploiement d'une force de maintien de la paix de l'ONU, l'ONUMOZ (près de 7.000 hommes de 43 nationalités). Sa mission était double : veiller à l'application des accords de paix et superviser le processus électoral. Dès 1993 et jusqu'en juin 1994, le Haut Commissariat pour les Réfugiés (HCR) aidé par l'ONUMOZ avaient permis de rapatrier et réinstaller près de 75 pourcents des personnes déplacées et des réfugiés mozambicains.

En 1995, le Mozambique fut admis au sein du Commonwealth et devint alors, fait inédit, son seul pays membre n'ayant jamais fait partie de l'empire

EXTRAIT

britannique et sans lien constitutionnel avec la nation mère.

Depuis quelques années, le pays à l'économie en croissance constante était devenu un exemple de développement plusieurs fois cité comme tel par la banque mondiale. Les aides de la communauté internationale et les accords commerciaux, en particulier avec la Chine, n'y étaient pas étrangers. Contrairement à d'autres pays bénéficiant des mêmes conditions de départ, les dirigeants mozambicains avaient gérés les affaires en ayant en vue le bien-être collectif. Cette saine gestion avait eu rapidement un effet boule de neige et attiré une foule d'investisseurs étrangers. Le développement du tourisme et les impulsions données à l'industrie minière restaient les deux fers de lance de l'économie nationale. Tout bien considéré, la situation des quelque 20 millions de Mozambicains, dont 2 millions concentrés à Maputo, s'améliorerait même si, paradoxalement, pour diverses raisons, l'espérance de vie restait bloquée à 41 ans.

*

* *

Les exposés du séminaire ne débutant que vers 10 heures, François avait mis à profit les matinées pour parcourir la capitale. Un jogging culturel, un bonne manière de joindre l'utile à l'agréable ! Les buildings

EXTRAIT

modernes du quartier des affaires contrastaient avec l'habitat modeste des autres quartiers mais surtout avec l'immense bidonville, jouxtant l'aéroport, où l'insécurité criante n'invitait pas à la visite.

Aussi, la ville capitale était riche en monuments divers. La glorieuse et prolifique époque coloniale portugaise y avait laissé quelques vestiges d'une rare beauté. La gare, la mairie, la cathédrale, le théâtre, par exemple.

La maison de fer, une autre particularité. Cette construction pensée par Gustave Eiffel (comme la gare d'ailleurs) et entièrement construite en fer était un monument incontournable de Maputo. Initialement, cette haute maison de deux étages, datant de 1892, était destinée au gouverneur général du Mozambique. En fait, celui-ci, vu son inconfort, ne l'occupa jamais : elle était inadaptée au climat chaud et humide de ces latitudes. On la conserva néanmoins et elle fut mise à la disposition du Ministère de la Culture.

La journée était claire, chaude, pas un nuage. Une légère brise de mer adoucissait avec bonheur les rayons du soleil déjà mordants en cette fin de matinée.

François Weber, arrivé le lundi précédent dans la capitale mozambicaine, y représentait son ONG, Secours International Belgique (SI-Belgique). Cette fois, il était invité comme simple spectateur. Pas d'exposé à faire, aucun groupe de travail à animer. Juste écouter et améliorer son carnet d'adresses.

EXTRAIT

Savoir faire le tri entre les vrais humanitaires et les touristes du secteur.

La semaine avait été profitable. François avait revu quelques vieilles connaissances, été présenté à de nouvelles têtes, reçu et donné des dizaines de cartes de visite… Le business habituel de ce genre de séminaires. Loin d'être inutile, certes, mais, aussi, pensait-il, rien de bien excitant.

François en était conscient de devoir sa participation à cet évènement à son ouvrage désormais célèbre, intitulé « Situation de crise : évaluation humanitaire » écrit et édité il y a quelques mois. Ce recueil d'analyses et de directives avait rencontré un succès aussi inattendu qu'inespéré pour devenir, en quelques semaines, la référence en la matière. Du plus haut sommet de la hiérarchie onusienne comme de nombreux agents de terrain, il s'en était attiré des flatteuses appréciations. Il ne comptait plus les e-mails et les courriers reçus des cinq continents. Suite à cette notoriété soudaine, il s'était vu inviter dans plusieurs séminaires et autres colloques afin de présenter le sujet dont il était désormais considéré, un peu malgré lui, comme l'expert. François ne redoutait qu'une chose, c'était d'être écarté du travail de terrain, lui qui ne jurait que par les missions. Mais son directeur général, le docteur Bernard Lefèvre, qui l'avait recruté plus de dix ans auparavant et qu'il tenait en très haute estime, l'avait sur ce point rassuré. Il conserverait son poste et

EXTRAIT

ses prérogatives. Au demeurant, Bernard Lefèvre craignait, lui aussi, de perdre un élément de valeur que pourrait séduire un meilleur contrat offert par une organisation concurrente ou par une grande institution.

EXTRAIT

EXTRAIT

2
Changement de programme

Son second verre d'eau à la main, François descendit le grand escalier de marbre clair conduisant vers la piscine. Après avoir traversé, sans s'arrêter, le groupe aggloméré autour du point d'eau, il se dirigea vers la dizaine de personnes qui contemplaient l'océan, quand son téléphone vibra dans la poche intérieure de sa veste de lin. Sans regarder l'écran de l'appareil, il décrocha :

– *Weber*, dit-il simplement mais clairement

– *Bonjour François, Bernard Lefèvre à l'appareil. Tu vas bien ? Tout se passe bien à Maputo ?*

– *Bonjour*, répondit François*, je suis content que tu m'appelles… oui, tout va bien ici… et à Bruxelles ?*

– *Ça va, ça va… mais on a une urgence… Tu peux me consacrer cinq minutes ?* lui demanda son directeur.

– *Oui, évidemment, quoi qu'il se passe ici, j'ai toujours cinq minutes pour mon directeur,* dit François

EXTRAIT

un soupçon d'insolence ironique dans la voix avant d'oser un rire léger… il savait que Bernard avait de l'humour.

Il saisit un fauteuil sur la terrasse et s'assit dans l'ombre d'un palmier face à l'océan. Quelle que soit l'information que Bernard s'apprêtait à lui confier autant l'entendre bien installé.

– Vas-y, je suis assis, je suis prêt, je peux tout entendre. Un changement de programme ?

En s'asseyant, François, le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, avait sorti un calepin de la poche droite de sa saharienne.

– Tu ne penses pas si bien dire… Ben, voilà… Hier, les autorités congolaises ont tiré la sonnette d'alarme et averti, l'ONU, la Commission européenne et les grandes ambassades présentes à Kinshasa, qu'une maladie qu'ils pensent être l'Ébola a ressurgi dans un petit village pas loin de Kananga… Kananga, c'est la capitale du Kasaï-Occidental, une province du centre du pays. Tu connais un peu le contexte médical du Congo ? Malheureusement, ils sont mal équipés, ils n'ont pas les structures, pas les ressources humaines nécessaires, qualitativement s'entend, pour cerner avec justesse les caractères de cette maladie ni pour les mesures urgentes susceptibles de l'endiguer dans les plus brefs délais… tu vois où je veux en venir François ?

Aux premiers mots venant de Bruxelles, François avait compris le message non-dit du directeur. Intérieurement, il exultait.

EXTRAIT